

Elle n'eut pas de mal à obtenir un entretien avec le directeur du Parc National des Cévennes. Alain Rouvière répondait aux sollicitations des habitants avec diligence. Il savait la fragilité de son territoire, mettait tout en œuvre pour protéger espèces animales et végétales. Sa question traduisit son désarroi.

– Vous pensez qu'il s'agit d'une tentative de manipulation génétique ?

Il scruta Zolya, partagé entre inquiétude et dérision. Comment, pourquoi surtout, aurait-on imaginé une telle manœuvre ? Les gens de son siècle lui paraissaient étranges, ils jouaient souvent aux apprentis sorciers, mais s'attaquer aux feuillages des arbres lui semblait farfelu. Cependant, le ton de Zolya l'impressionnait, et il avait lui-même été surpris par l'été sans fin.

– Je n'ai pas dit ça ! s'insurgea Zolya. Ce n'est qu'une vague hypothèse, une idée survenue pendant mon trajet. Il pourrait s'agir d'une mutation exceptionnelle, et cette mutation « pourrait » être la conséquence accidentelle d'une pression extérieure. Quel genre de pression ? Pour l'instant, il est impossible de le dire, ou même de concevoir la moindre piste. J'ai téléphoné à un ancien collègue pour...

Une sonnerie stridente interrompt leur échange.

– Quoi? Un accident? Mais je m'en fous, que ce soit le premier, mon vieux! Hier? Comment? Ça ne se reproduira pas? Qui? Oui, Folcheran je le connais bien, sa famille est prévenue? Et les autres? Oui, bien sûr que vous avez fait le nécessaire. Encore heureux!

Le directeur du Parc National des Cévennes raccrocha, atterré.

– Un incendie et trois blessés graves dans un accident du puits de forage...

– Des employés du site? Vous les connaissez?

– L'une des victimes fait partie d'une vieille famille cévenole, dont on a la trace depuis l'époque des Chevaliers Pariers, au XI^e siècle. Le deuxième est un des rares descendants de harkis implantés ici. Je ne connais pas le troisième. Peu important leurs aïeux, deux des hommes sont dans un sale état. Cela sera-t-il suffisant à Cévenn'Gaz pour arrêter les forages? La production du puits et des puits voisins est prévue pour trois ans, ça m'étonnerait qu'ils changent le planning.

Le directeur s'assit. Depuis sa nomination, il luttait pour concilier des missions inconciliables. Développer le Parc, le seul Parc habité de moyenne montagne, protéger les espèces animales qui semblaient cohabiter plus facilement que les humains. Encourager le tourisme vert pour des

touristes enthousiastes mais habitués au confort. Rappeler aux députés de la capitale l'existence de sa région souvent royalement ignorée. Et surveiller les activités de Cévenn'Gaz, dont l'implantation ne l'avait pas réjoui, mais à laquelle il n'avait pas eu le courage de s'opposer.

La société s'était développée à une distance réglementaire du Parc. Et elle avait largement indemnisé les paysans délocalisés. Dans le même temps, les Maisons de Renaissance dont Cévenn'Gaz représentait le plus gros investisseur, avaient pris leur essor. Les vieux, leurs riches familles en visite consommaient beaucoup, il n'avait pas pu refuser ce développement inespéré pour sa région et son Parc. Mais lui, il regrettait ses compromis diplomatiques, déplorait de n'avoir pas clamé son refus du progrès imposé par la finance.

– Les détonations de cette nuit ont un rapport avec l'incendie, selon vous ? s'informa Zolya.

Elle avait déjà perçu des bruits sourds, avait cru au bruit normal d'un forage de trépan s'enfonçant dans le sol, au craquement de la roche sous la pression de l'eau. Mais c'étaient toujours des explosions de plein jour.

– Aucune idée. Ces gens-là ont tenté de me faire croire à l'absolue innocuité de leurs travaux, ils m'ont abreuvé de considérations pointues, mais

leurs analyses comme leurs prévisions ont toutes été développées par leurs propres experts. Selon eux, le risque d'incendies, fréquent au début de la technique, devait se réduire à néant dans les nouveaux forages.

– C'est pourtant logique, fit Zolya péremptoire. Un gaz délogé par une foreuse s'échappe par la plus petite fissure, et de manière incontrôlable. Vous savez à quelle profondeur ils creusaient ?

– Aucune idée non plus. Non, ils m'ont rendu visite alors que tout était déjà accepté par le président de région, et depuis, eux et moi nous vivons dans l'ignorance les uns des autres.

Une sonnerie l'interrompt à nouveau. Le directeur du parc National des Cévennes saisit le combiné avec rage. Il avait l'allure d'un bûcheron, des mains de bûcheron. Il avait exercé le métier de garde des forêts jusqu'à sa nomination in extremis à la place d'un fonctionnaire de mairie compétent mais trop engagé politiquement.

Alain Rouvière se déplaçait d'un bloc, entier dans sa démarche et son franc-parler, et avait reçu Zolya avec un sourire chaleureux. Il ne concevait pas l'hypocrisie dans les rapports humains, persuadé que si des mots devaient être utilisés, rien ne servait de faire mentir ces mots. Son absence de courtoisie diplomatique déplaisait ou enchantait, on le trouvait

grossier ou authentique. Lassé par les pirouettes des investisseurs biophages autant que des excès écologiques des nouveaux bergers postmodernes, il tentait de protéger les chevreuils et la salsepareille, tout en faisant la promotion de sa région. Mais il n'était pas préparé aux invasions barbares. C'est ce qu'il répondit au maire qui lui demandait au téléphone son avis sur la marche à suivre. C'était bien la peine de lui demander son avis maintenant, alors que personne ne l'avait suivi, quand il avait tenté de mettre son veto au début des travaux. Il avait tout juste réussi à faire accepter son droit de regard en cas de survenue d'un événement majeur. Une voix consultative, qui lui avait été accordée de justesse, pour le faire taire.

L'événement majeur s'était produit cette nuit, il devait se rendre sur les lieux. Découragé, il se résolut à partir pour découvrir l'ampleur de la catastrophe. Zolya lui emboîta le pas sans lui demander son avis. Elle s'installa à l'arrière du monospace, car la place du passager était encombrée d'outils, que le directeur ne pensa pas à déplacer pour elle.

* * *

Pendant ce temps, l'équipe du matin franchissait le périmètre de sécurité installé à la hâte par les

pompiers. Une fumée âcre s'élevait au-dessus de la route, épandant ses particules sur les terres agricoles. Les ouvriers stupéfaits découvraient des arbres étêtés par le feu, des arbustes calcinés lançaient leur ramure vers le ciel comme en quête d'air pur. Quelques brandons mal éteints escortaient l'équipe choquée. Juste avant l'entrée du site, dans le dernier virage d'où ils découvraient l'ampleur du sinistre, ils virent les arbres responsables des bruits nocturnes : leurs troncs avaient explosé sous la violence des flammes. Seule rescapée au milieu d'un périmètre rasé, la tour de forage se dressait, imperturbable. Elle trônait telle une géante métallique et nue, au milieu de débris soufflés par l'incendie. Une sorte d'ulcère géant avait rongé la périphérie. Deux véhicules de secours urgent ajoutaient leur vacarme à la sirène que personne ne pouvait stopper. Puis, sirène et alarme se turent presque instantanément, et le silence accueillit les nouveaux arrivants.

Les ouvriers découvrirent deux de leurs collègues de nuit grièvement brûlés. L'incendie s'était déclaré pendant la période la plus difficile de la nuit, lorsque chacun lutte pour rester alerte. Heureusement, l'alarme avait été donnée et les pompiers avaient maîtrisé le feu en un temps incroyablement court. On ne savait pour l'instant la cause de ce désastre, et chacun y réagissait selon sa position. Le directeur de

la production évaluait le temps perdu et le montant des dédommagements à venir.

L'un des ouvriers sanglotait. Le chef de chantier se demandait comment amortir l'horrible nouvelle face aux familles. On chercha sur tout le site une troisième victime, engagée depuis le début des forages, un soudeur respecté et travailleur. On soupçonnait néanmoins son hostilité aux techniques d'extraction. Aussi, quand on ne le trouva pas, quelqu'un l'accusa à haute voix d'avoir provoqué le malheur. Mais ses collègues ne purent y croire.

On se demanda ce qu'il fallait faire : poursuivre le travail de forage dans les puits voisins, s'attacher à vérifier les systèmes de filtration et les vannes d'alimentation, laisser la zone en l'état en attendant les experts. Mais aucun spécialiste local n'était qualifié pour évaluer les accidents de ce genre. Si les journaux divulguaient la catastrophe, un expert serait mandaté par le siège mais n'arriverait que des jours plus tard. Comme le répétait le directeur du lieu, cet incident était le premier depuis le début des forages. Il espérait atténuer l'événement dramatique lorsque le journal local dépêcherait un croqueur de nouvelles, et le faire traiter dans la rubrique régionale sous le titre « Incendie maîtrisé près du Parc National ».

Selon le même directeur, il n’y avait pas mort d’homme. Le premier, il vit la voiture du Parc arriver sur la voie privée qui menait au chantier. Déjà ? soupira-t-il, sans savoir ce qu’il allait dire. Il fut à peine étonné de voir sortir avec l’encombrant directeur Rouvière deux inconnus, sans doute des journalistes.

Maxime se présenta. Il fit valoir son titre d’expert et exigea de se promener librement sur le site. On ne pouvait le lui refuser, il arrivait en quelque sorte à point nommé. On lui affirma qu’un des ouvriers de nuit, fumeur invétéré, avait jeté un mégot mal éteint dans une zone fragile, non encore sécurisée, ce qui prouvait la nécessaire vigilance et la pertinence des règlements édictés par la société de forage.

Maxime ne vit pas les corps brûlés, qui avaient été évacués. Le vacarme des sirènes d’ambulances s’était estompé, rétablissant la zone dans un silence inhabituel. Il consigna l’incendie dans la colonne « points négatifs » et commença son parcours. Alain Rouvière, escorté de Zolya demanda à consulter les registres d’exploitation. Le directeur du site les emmena dans le bâtiment réservé aux bureaux, où ne subsistait aucune vitre intacte. Des débris de verre se balançaient avec un cliquetis lugubre, que n’étouffait pas la brise légère.

* * *

Maxime n'était pas content. Une expertise standard prenait d'ordinaire l'allure d'une excursion, d'un petit voyage payé par le client. Un accident de forage de cette ampleur impliquait une enquête, longue, des soupçons de sabotage, et pour tout dire des emmerdements pour tout le monde. Il devrait revenir, chercher des précédents, des moyens de remédier à d'éventuelles récidives. Ce serait long, très long, et fastidieux. Maxime était habitué à la droiture des chiffres, et il aimait l'exactitude des pourcentages. Durant son parcours à travers le champ de puits, il prit conscience de l'impact de l'accident sur son évaluation, et s'en irrita. Il reporta sa colère naissante sur le cadre administratif qui l'accompagnait. Il ne savait s'il devait se sentir épié ou honoré par cette escorte pourtant peu bavarde, qui semblait autant incommodée que lui. Pour attiser son humeur mauvaise et lui donner des arguments, Maxime s'échinait à poser des questions techniques à son accompagnateur, visiblement plus au fait des variations de personnel que des différentes tailles de trépan. Tout en l'accablant de questions, il sentait sous ses papilles le goût de la truite promise par le patron pour son repas du soir.

Une odeur pestilentielle fit obstacle à sa rêverie gustative et le ramena à la réalité du paysage, mais il ne vit aucune explication aux relents engouffrés dans son nez.

– Vous sentez ce parfum ? lança-t-il à son voisin.

– Oh, ça, c'est l'émanation des boues de forage, Monsieur. Vous savez comme moi que les boues qui sont injectées dans le sol, quand elles remontent à la surface, sont dénaturées par les débris de roches et pas mal d'autres composants. Elles sont stockées avant leur enfouissement. Cévenn'Gaz ne laisse jamais les boues, potentiellement toxiques, à l'air libre.

– Ah bon, et d'où vient l'odeur, alors, si elles sont enfouies ?

– Eh bien Monsieur, elles ne sont injectées dans le sol qu'à la fin de la production, quand tout le gaz a été pompé et avant la fermeture du chantier.

Maxime, sur le chemin balisé, ne voyait rien qui ressemblât à de la boue. Il était de plus en plus mal à l'aise, et se mit à chercher le siège de la puanteur. Un des items de son rapport concernait le devenir des boues. Indispensables au forage, elles constituaient un réservoir de malignité. Il écarta quelques branches d'arbustes au feuillage encore rougeoyant, découvrit un chemin défoncé, s'y engagea. Ses bottes ne lui étaient pas d'un grand secours, car des ornières monstrueuses rendaient la progression difficile. Des sangliers affamés avaient piétiné cet endroit inhospitalier, avaient détruit le chemin de terre. Maxime se demanda quelle sorte de nourriture ils avaient bien pu trouver. Il pila.

Ce qu'il découvrait ne correspondait pas à l'image que tous, dans son bureau d'expertise, avaient d'une évacuation écologique de substances nocives: il se trouvait devant une piscine aux eaux saumâtres où stagnait un mélange immonde et bigarré d'éléments de consistances variées.

L'ensemble, de la taille d'un bassin olympique, dégageait un fumet qu'il qualifierait d'infernal dans son rapport. Il commanda le prélèvement immédiat d'un échantillon et son envoi dans un laboratoire indépendant. Car, il s'en souvenait, les résultats des analyses consignées dans les études préliminaires de Cévenn'Gaz étaient tous fournis par les propres laboratoires de la société.

Il s'empressa de retrouver le trajet balisé, et fut soulagé de parvenir à son point de départ. La femme d'un des deux blessés était accourue, terrassée, mais pas silencieuse. Elle suffoquait de rage. Le directeur du site lui présentait l'accident de travail comme un coup dur imprévisible, moins grave que ceux qui survenaient autrefois dans les explosions de grisou. On l'indemniserait. « Et s'il mourait ? » Eh bien, on aviserait. En réalité, on prendrait la location de sa maison en charge, tout en payant de bonnes études à ses enfants. Mais il n'était pas question d'en parler à chaud. Maxime ne voulait pas s'occuper de ça, ce n'était pas son job. On n'avait pas retrouvé le

troisième ouvrier. On le supposait dissous dans les décombres, lui et son hostilité supposée au travail de forage.

Enfin Maxime parvint au terme de son inspection. Son odorat saturé de vagues nauséabondes avait chassé l'image du paisible repas vespéral. Il ne s'aperçut même pas qu'il n'avait pas déjeuné. De plus en plus irrité, il se fit apporter les livres de comptes. Vérifier des chiffres lui procurerait un sentiment de stabilité bienvenu. Il lui faudrait ensuite rencontrer le mud folder, l'homme en charge du stockage des boues.

Zolya regarda Maxime d'un œil neuf. Elle l'avait jaugé lorsqu'il s'était installé dans le monospace, il avait un air de vacancier égaré et pas du tout d'un professionnel. Elle fut brusquement soulagée par le contrôle qu'il semblait avoir sur les événements. L'arrivée d'un commissaire de police flanqué d'un adjoint plein d'autorité, acheva de la rassurer. Quant à elle, elle avait obtenu les renseignements souhaités du responsable d'exploitation. Les gaz rejetés par les tuyères étaient analysés chaque jour. Aucun ne renfermait de résidus nocifs en quantité non réglementaire, aucun ne contenait de composants radioactifs en excès. Le responsable lui avait ouvert les livres sans aucune réticence, les avait gardés sortis de l'armoire, disponibles pour l'expert.